

l'extrême désordre intérieur qui l'envahissait. C'était comme une rage meurtrière. Ça lui arrivait maintenant fréquemment et sans le moindre signe avant-coureur. Quelque chose de lourd se mettait à lui battre les tempes, puis une nausée, un vague désir de vomir qui s'estompait presque immédiatement pour laisser place à ces curieuses secousses.

Une autre fois, Rose avait rendez-vous avec Marius Pagès, rue Mission-de-France. C'est lui qui lui avait indiqué l'endroit, une épicerie clandestine où, dans un coin, deux jeunes filles triaient des dattes. On pouvait s'asseoir au fond et boire de la bière ou du café. Aucun gardien n'était visible du côté des entrepôts. Il ne voulait plus revoir Raymond, acceptait seulement de lui faire passer quelques amphétamines. Manifestement, il souffrait de la décision qu'il avait prise, et les conversations hebdomadaires qu'il s'aménageait avec Rose, ici ou là, l'aidaient dans cette séparation. Si elle avait toujours accepté de le voir, c'est parce que, sans jamais se le dire, ils savaient qu'ils étaient à l'intérieur d'un même piège où, à la différence des autres habitants de la ville, ils avaient, eux, volontairement, choisi de rester.

Ce jour-là, Marius lui parut légèrement agité. Il

lui raconta les trois interrogatoires qu'il avait subis la semaine précédente. Toujours à la Villades-Roses. Deux hommes s'étaient relayés, avec la plus grande courtoisie, s'excusant même de la brutalité avec laquelle on avait fouillé son appartement. En fait, ils n'attendaient aucun renseignement, aucune information de lui ; ils voulaient seulement l'inquiéter afin de le convaincre de quitter la ville.

Marius était troublé par la présence d'un enfant qu'il avait aperçu en marchant vers les quartiers périphériques. Un boulevard particulièrement désert, loin de toute vie. Il semblait errer, à la fois haletant et furieux. Derrière les volets du gardien du cimetière, une voix chantait, sans la moindre conviction et en traînant sur les syllabes « tu dis que toi tu m'aimes, bien plus que moi je t'aime, mais moi je dis quand même, qui sait, qui sait, qui sait ». Quelqu'un rentrait des poubelles vides près des tombes. Il y avait un agglomérat de sel marin, de micca et de chaux, ce qui rendait la scène encore plus blanche. Marius pensait que cet enfant était le fils du croque-mort. Celui dont on disait qu'il payait pour être enterré debout et entièrement nu. Il attachait ses filles pour mieux les battre. Le fils devait assister à ça sans rien dire.

Après, on le voyait rôder à la ceinture de la ville, hagard, perdu, enfermé dans une sorte de rêve fou qui augmentait encore sa beauté. Marius parlait de cet enfant comme si c'était le sien. Les filles s'étaient mises à rire dans leurs dattes. Rose remarqua qu'il avait encore maigri et que ses mains n'étaient plus aussi soignées.

Plus tard, dans la soirée, un entrepôt prit feu. Des voitures de servitude ou de liaison se succédèrent une partie de la nuit.

C'était très rouge.

(Marius Pagès à Raymond. Sans date)

« ... ce que je t'ai dit pourrait n'avoir aucun sens. Et pourtant, c'est la chose la plus précieuse qui soit pour moi à ce jour. Comme si rien avant ne m'était vraiment arrivé. La première fois, j'étais ivre, je crois et je ne savais pas. Je ne savais pas comment j'avais pu simplement t'emmener là, à moins que ce ne soit moi qui t'ai suivi. Très effrayé lorsque tu t'es dévêtu. Et puis ton rire. Je t'ai, souviens-toi, tout de suite parlé de mon horreur pour tout ce qui s'appelle la vie sexuelle. Tu as voulu savoir si j'étais marié et il a été question du coït comme de la punition de ceux qui ont peur de dormir seuls. Je t'ai donné l'ar-

gent et toi, tu disais “non, après”, et tu avais l’air harassé cette nuit-là, tu t’es graissé et allongé, tu m’as dit “viens” et moi je restais assis sur l’unique chaise, torse nu et le cou taché de ton rouge à lèvres. Je te parlais des maisons que j’avais connues très jeune, avec des calèches emplies de fleurs qui la nuit transportaient des filles. Tout était clair. Splendidement organisé. J’allais au patio, là où les numéros pairs sont gérés à la sonnerie. Car il faut bien en finir. S’achever. Je t’avais raconté tout ça et toi tu t’étais endormi car c’était la fin de ta nuit. Alors, je me suis étendu auprès de toi et j’ai pensé que si la chose avait été si belle, c’est parce que tout y avait été ritualisé comme au temple. Je veux parler du bar. Ce qui m’avait immédiatement plu, c’était ta bouche et la foule de paroles maladroitement que tu avais mises en place dans cette chanson, en entreprenant la sottise danse des poignards. Cette manière affairée de remuer tes longues jambes en faisant jouer les chevilles. Et derrière toi, les branchages, les papillons, les têtes de mort. Tout cela demeure pour moi lié à l’ange dans le soleil et qui crie aux oiseaux “venez, et mangeons la chair”... Depuis je retourne à “La Nuit”, simplement pour le décor, la tapisserie. J’ai eu bien du mal à m’y faire. Et ça n’a pas été simple car, tu le sais, je n’avais en fait

Voici une histoire intenable, qui échappe sans cesse à l'imédiat, qui pressent sa destruction et qui puise ses propres ressources narratives dans des passés décomposés. Comme certains immeubles, son architecture s'adosse au repentir : lettres disant que le présent est un fantôme, souvenirs avouant l'improbable, actes coulés dans une stupeur faite de canicule, de crimes anonymes mais organisés et de détails interdisant toutes projections salvatrices. « *La Nuit* » désigne un lieu, bien sûr, sorte de petit music-hall interlope mais révèle aussi l'image d'une ville quadrillée par des personnels de surveillance, gardiens d'un état d'urgence. Cette histoire de l'impossible métamorphose, dont le héros est un travesti, met, sur la scène d'un port inventé, comme sur les frontispices des « classiques », quelques personnages fatalement perdus. Enfin, « *La Nuit* » inaugure peut-être un nouveau genre en littérature : le *small polar*...



9 782867 440731

ISBN : 2-86744-073-4
F1 0073-11 86

60 F TTC